

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

SESSION 2020

FRANÇAIS

SÉRIE L

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 3

L'usage des calculatrices et des dictionnaires est interdit.

Le sujet comporte 7 pages, numérotées de 1/7 à 7/7.

Le candidat s'assurera qu'il est en possession du sujet correspondant à sa série.

Objet d'étude :

Le personnage de roman, du XVII^e siècle à nos jours

Le sujet comprend :

Texte A : Pierre de Marivaux, *La Vie de Marianne*, 1731-1741.

Texte B : Émile Zola, *La Joie de vivre*, 1884.

Texte C : Marguerite Duras, *Un barrage contre le Pacifique*, 1950.

Texte D : Maylis de Kerangal, *Corniche Kennedy*, 2008.

Texte A : Pierre de Marivaux, *La Vie de Marianne*, 1731-1741.

[Après le meurtre de sa mère par des brigands puis le décès de sa tutrice, Marianne se retrouve sous la protection d'un religieux. Ils rencontrent un homme chargé de trouver du travail à la jeune femme.]

Le cœur me battait, j'étais honteuse, embarrassée ; je n'osais lever les yeux ; mon petit amour-propre était étonné, et ne savait où il en était. Voyons, de quoi s'agit-il ? dit alors notre homme¹ pour entamer la conversation, et en prenant la main du religieux, qu'il serra avec componction² dans la sienne. Là-dessus le religieux lui
5 conta mon histoire. Voilà, répondit-il, une aventure bien particulière et une situation bien triste ! Vous pensiez juste, mon père, quand vous m'avez écrit qu'on ne pouvait faire une meilleure action que de rendre service à mademoiselle. Je le crois de même, elle a plus besoin de secours qu'un autre par mille raisons, et je vous suis obligé de vous être adressé à moi pour cela ; je bénis le moment où vous avez été
10 inspiré de m'avertir, car je suis pénétré de ce que je viens d'entendre ; allons, examinons un peu de quelle façon nous nous y prendrons. Quel âge avez-vous, ma chère enfant ? ajouta-t-il en me parlant avec une charité cordiale. À cette question je me mis à soupirer sans pouvoir répondre. Ne vous affligez pas, me dit-il, prenez courage, je ne demande qu'à vous être utile ; et d'ailleurs Dieu est le maître, il faut le
15 louer de tout ce qu'il fait : dites-moi donc, quel âge avez-vous à peu près ? Quinze ans et demi, repris-je, et peut-être plus. Effectivement, dit-il en se retournant du côté du père, à la voir on lui en donnerait davantage ; mais, sur sa physionomie, j'augure bien de son cœur et du caractère de son esprit : on est même porté à croire qu'elle a de la naissance³ ; en vérité, son malheur est bien grand ! Que les desseins⁴ de Dieu
20 sont impénétrables !

Mais revenons au plus pressé, ajouta-t-il après s'être ainsi prosterné en esprit devant les desseins de Dieu : comme vous n'avez nulle fortune dans ce monde, il faut voir à quoi vous vous destinez : la demoiselle qui est morte⁵ n'avait-elle rien résolu pour vous ? Elle avait, lui dis-je, intention de me mettre chez une marchande.
25 Fort bien, reprit-il, j'approuve ses vues ; sont-elles de votre goût ? Parlez franchement, il y a plusieurs choses qui peuvent vous convenir ; j'ai, par exemple, une belle-sœur qui est une personne très raisonnable, fort à son aise, et qui vient de perdre une demoiselle qui était à son service, qu'elle aimait beaucoup, et à qui elle aurait fait du bien dans la suite ; si vous vouliez tenir sa place, je suis persuadé
30 qu'elle vous prendrait avec plaisir.

Cette proposition me fit rougir. Hélas ! monsieur, lui dis-je, quoique je n'aie rien, et que je ne sache à qui je suis, il me semble que j'aimerais mieux mourir que d'être chez quelqu'un en qualité de domestique ; et si j'avais mon père et ma mère, il y a toute apparence que j'en aurais moi-même, au lieu d'en servir à personne.

35 Je lui répondis cela d'une manière fort triste ; après quoi, versant quelques larmes : Puisque je suis obligée de travailler pour vivre, ajoutai-je en sanglotant, je préfère le plus petit métier qu'il y ait, et le plus pénible, pourvu que je sois libre, à l'état dont vous me parlez⁶, quand j'y devrais faire ma fortune⁷.

¹ Il s'agit de l'homme chargé de lui trouver du travail.

² Componction : gravité.

³ Qu'elle a de la naissance : qu'elle appartient à la noblesse.

⁴ Desseins : projets.

⁵ La demoiselle qui est morte : ancienne tutrice de Marianne.

⁶ L'état dont vous me parlez : la condition de domestique.

⁷ Quand j'y devrais faire ma fortune : même si je devais y trouver la réussite.

Texte B : Émile Zola, *La Joie de vivre*, 1884.

[Pauline, orpheline, est placée chez sa tante, en Normandie. En grandissant, elle se rapproche de son cousin, Lazare, qui mène des recherches scientifiques.]

Ce furent des mois d'une intimité complète. Lazare témoignait à Pauline une affection vive, où il entrait de la reconnaissance, pour l'argent qu'elle avait mis dans son entreprise¹. Peu à peu, de nouveau, la femme disparaissait, il vivait près d'elle comme en compagnie d'un garçon, d'un frère cadet dont les qualités le touchaient chaque jour davantage. Elle était si raisonnable, d'un si beau courage, d'une bonté si riante, qu'elle finissait par lui inspirer une estime inavouée, un sourd respect, contre lequel il se défendait encore en la plaisantant. Tranquillement, elle lui avait conté ses lectures, l'effroi de sa tante à la vue des planches anatomiques ; et, un instant, il était resté surpris et plein de gêne, devant cette fille déjà savante, avec ses grands yeux candides. Ensuite, leurs rapports s'en trouvèrent resserrés, il prit l'habitude de parler de tout librement, dans leurs études communes, lorsqu'elle l'aidait : cela en parfaite simplicité scientifique, usant d'un mot propre², comme s'il n'y en avait pas eu d'autre. Elle-même, sans paraître y mettre autre chose que le plaisir d'apprendre et de lui être utile, abordait toutes les questions. Mais elle l'amusait souvent, tant son instruction avait de trous, tant il s'y trouvait un extraordinaire mélange de connaissances qui se battaient : les idées de sous-maîtresse³ de sa tante, le train du monde réduit à la pudeur des pensionnats ; puis, les faits précis lus par elle dans les ouvrages de médecine, les vérités physiologiques de l'homme et de la femme, éclairant la vie. Quand elle lâchait une naïveté, il riait si fort, qu'elle entrait en colère : au lieu de rire, est-ce qu'il n'aurait pas mieux fait de lui montrer son erreur ? et, le plus souvent, la dispute se terminait par une leçon, il achevait de l'instruire, en jeune chimiste supérieur aux convenances⁴. Elle en savait trop pour ne pas savoir le reste. D'ailleurs, un travail lent s'opérait, elle lisait toujours, elle coordonnait peu à peu ce qu'elle entendait, ce qu'elle voyait, respectueuse cependant pour Mme Chanteau⁵, dont elle continuait à écouter d'une mine sérieuse les mensonges décents.

¹ Il s'agit de ses recherches scientifiques.

² Mot propre : mot simple, sans jargon scientifique.

³ Sous-maîtresse : surveillante de pensionnat.

⁴ Supérieur aux convenances : qui ne soucie pas de la pudeur d'une jeune fille.

⁵ Mme Chanteau : sa tante.

Texte C : Marguerite Duras, *Un barrage contre le Pacifique*, 1950.

[En Indochine, ancienne colonie française d'Asie du Sud-Est, la jeune Suzanne découvre un univers différent de la modeste habitation où elle vit avec sa mère et son frère.]

La première fois que Suzanne se promena dans le haut quartier¹, ce fut donc un peu sur le conseil de Carmen².

Elle n'avait pas imaginé que ce devait être un jour qui compterait dans sa vie que celui où, pour la première fois, seule, à dix-sept ans, elle irait à la découverte d'une grande ville coloniale. Elle ne savait pas qu'un ordre rigoureux y règne et que les catégories de ses habitants y sont tellement différenciées qu'on est perdu si l'on n'arrive pas à se retrouver dans l'une d'elles.

Suzanne s'appliquait à marcher avec naturel. Il était cinq heures. Il faisait encore chaud mais déjà la torpeur³ de l'après-midi était passée. Les rues, peu à peu, s'emplissaient de blancs reposés par la sieste et rafraîchis par la douche du soir. On la regardait. On se retournait, on souriait. Aucune jeune fille blanche de son âge ne marchait seule dans les rues du haut quartier. Celles qu'on rencontrait passaient en bande, en robe de sport. Certaines, une raquette de tennis sous le bras. Elles se retournaient. On se retournait. En se retournant, on souriait. « D'où sort-elle cette malheureuse égarée sur nos trottoirs ? » Même les femmes étaient rarement seules. Elles marchaient en groupes. Suzanne les croisait. Les groupes étaient tous environnés du parfum des cigarettes américaines, des odeurs fraîches de l'argent. Elle trouvait toutes les femmes belles, et que leur élégance estivale était une insulte à tout ce qui n'était pas elles. Surtout elles marchaient comme des reines, parlaient, riaient, faisaient des gestes en accord absolu avec le mouvement général, qui était celui d'une aisance à vivre extraordinaire. C'était venu insensiblement, depuis qu'elle s'était engagée dans l'avenue qui allait de la ligne du tram au centre du haut quartier, puis cela s'était confirmé, cela avait augmenté jusqu'à devenir, comme elle atteignait le centre du haut quartier, une impardonnable réalité : elle était ridicule et cela se voyait. Carmen avait tort. Il n'était pas donné à tout le monde de marcher dans ces rues, sur ces trottoirs, parmi ces seigneurs et ces enfants de rois. Tout le monde ne disposait pas des mêmes facultés de se mouvoir. Eux avaient l'air d'aller vers un but précis, dans un décor familier et parmi des semblables. Elle, Suzanne, n'avait aucun but, aucun semblable, et ne s'était jamais trouvée sur ce théâtre.

¹ Le haut quartier : le quartier riche de la ville.

² Carmen : amie adulte de Suzanne.

³ Torpeur : somnolence due à la chaleur.

Texte D : Maylis de Kerangal, *Corniche Kennedy*, 2008.

[Eddy et sa bande d'amis s'amusent à plonger le long de la corniche Kennedy qui longe la mer à Marseille. Il vient de rencontrer une jeune adolescente qui a été mise au défi d'effectuer un plongeon dangereux.]

La fille grimace, déchausse ses sandales, sa robe tombe sur ses pieds – c'est une robe à bretelles, coupée aux genoux, un tissu léger qui accompagne les mouvements. Redressée, elle répète lentement je te dis que j'ai le vertige, je ne peux pas regarder en bas. T'as pas besoin de regarder en bas, justement, tu te places ici
5 – de la pointe du pied, il trace une croix sur le calcaire, trace de poudre blanche sur son orteil – et tu t'élances direct, tu regardes devant toi, facile. Il s'est radouci, relève la tête, enfin la voit, plus précisément la reçoit en pleine figure – et il ne la voyait pas comme ça, il n'avait rien vu, la pensait plus fille, plus fine, la taille marquée, les épaules frêles, des cuisses de poulet, au lieu de quoi, celle-là dégage une
10 impression de force qui étonne : vêtue d'un maillot deux pièces rouge, elle ramasse ses fringues qu'elle range tête baissée dans son sac, elle est massive mais découplée¹, plutôt grande, fesses hautes, longues cuisses bombées, grands bras déliés², le torse très ouvert, un beau cou. Eddy lui fait signe de s'approcher vers le rebord du plongoir, orteils au frais dans le vide, mets-toi là. Elle s'avance,
15 s'immobilise à un pas. Vas-y ! Je compte jusqu'à trois et t'y vas : un... deux... trois.

La fille s'avance, regarde en bas, puis oscille d'avant en arrière et répète ouais ouais, qu'on en finisse, un... deux... trois. Ne saute pas, au dernier moment, fait un tour sur elle-même. Recommence une fois cette figure, conclut je peux pas, je peux pas y aller, j'ai le vertige. C'est quoi cette histoire ? il demande. C'est rien, elle
20 réplique, j'ai peur, c'est tout. À cet instant, par mégarde, il croise son regard, en oscille aussitôt de tout son corps, une oscillation inconnue : jamais il n'aurait cru, pas même imaginé, qu'il serait un jour contenu dans un tel flot de douceur et de brusquerie. Interdit³ par cette tête, les traits rudes, le front haut et large, le nez long, busqué, poussé depuis le haut du front comme sur une statue grecque, les yeux
25 fendus, les cheveux épais blonds coupés court, accusant une mâchoire baraquée et fougueuse comme le reste, moche, belle, moche, belle, moche, belle il ne sait pas, trancherait plutôt moche, s'il n'y avait cet étonnement qu'il éprouve à la voir – et qu'elle soit si près de lui.

¹ Découplée : à la silhouette harmonieuse.

² Déliés : souples.

³ Interdit : fortement troublé.

I. Vous répondrez à la question suivante (4 points) :

Quelles images de la jeunesse les personnages féminins des textes du corpus offrent-ils au lecteur ?

II. Vous traiterez, au choix, l'un de ces trois sujets (16 points) :

1. Commentaire

Vous commenterez le texte de Maylis de Kerangal (texte D).

2. Dissertation

Le fait de raconter la jeunesse d'un personnage de roman est-il nécessairement intéressant pour le lecteur ?

Vous répondrez à cette question dans un développement organisé qui prendra appui aussi bien sur les textes du corpus que sur les textes étudiés en classe ou lus à titre personnel.

3. Invention

Rentrée chez elle, Suzanne se regarde dans le miroir et imagine la femme qu'elle voudrait être plus tard dans ce beau quartier.

Vous rédigerez cette scène en développant les pensées de la jeune femme.